

LA BOITE DE PANDORE DE MAN DEVIL

Ou une petite histoire de la morale économique

Didier Lambois

De quoi parlons-nous lorsque nous parlons d'économie ? Lorsque j'en parle à ma voisine elle pense tout de suite à sa consommation en énergie, à ce qu'elle pourrait gagner en allant faire ses courses dans un autre magasin, elle pense à son porte-monnaie, elle pense « économiser ». Et si j'évoque ma voisine plutôt que mon voisin, ce n'est pas seulement pour faire réagir les féministes mais c'est parce que je sais, après avoir lu Aristote, que l'économie, au sens premier du mot, incombe bien plus souvent aux femmes qu'aux hommes. En effet, le mot « économie » est formé à partir du mot grec *oikos*, maison, et *nomos*, règle, loi, c'est donc, au sens strict, la gestion du foyer, et la gestion du foyer, du ménage, c'est l'affaire de Raymonde bien plus que de Robert, aujourd'hui encore, hélas. N'allez pas croire pour autant qu'Aristote laisse à cet « être inachevé », ce simple « réceptacle de semences », une liberté totale. Dans sa *Politique* il précise que « *l'art de l'économie est l'autorité sur ses enfants et sa femme, et plus généralement sur la maison* ».

Au Moyen-âge, chez Saint Thomas d'Aquin (1225-1274) par exemple, l'économique renvoie toujours à « l'administration domestique », et si l'économie est parfois évoquée dans des ouvrages de politique, c'est uniquement parce que la famille fait partie de la cité¹. Mais cette économie n'a pas pour finalité de s'enrichir et d'accumuler les biens temporels, elle doit simplement permettre de pourvoir aux besoins de chacun, chacun selon son rang. Nul ne doit se soucier de l'accroissement des richesses car l'esprit de lucre est toujours condamnable, c'est un désir « contre-nature » et immoral².

Bien sûr il y a toujours eu, ici ou là, bien avant le Moyen-âge, des personnes qui faisaient de la richesse une fin en soi, mais la religion et la tradition laissaient ces soucis à quelques marginaux (les commerçants, les usuriers) qui étaient regardés comme des hommes peu vertueux et de petite condition. Les mentalités vont changer lorsque ces « marginaux », ces commerçants et artisans, les bourgeois (ceux qui habitent les bourgs et ne vivent pas de la terre) vont s'émanciper du pouvoir féodal, parfois même le surpasser³. À la fin du Moyen-âge la richesse commence à compter plus que la noblesse, l'héritage à compter plus que l'hérédité, l'avoir plus que l'être.

¹Antoine de Montchrestien (1575-1621) est le premier à utiliser la formule « économie politique » (*Traité d'économie politique*, 1615), affirmant que « *la science d'acquérir des biens est commune aux républiques aussi bien qu'aux familles* ». À partir du XIX^e siècle l'idée « d'économie domestique » a disparu et le terme « économie » désigne « l'économie politique ».

²Tout en insistant sur la nécessité des échanges, Aristote condamnait sans réserve la chrématistique commerciale qui n'aurait pour finalité que l'accroissement de la richesse financière personnelle. Une communauté ayant de telles pratiques ne pourrait que s'entredéchirer. Pour Aristote, l'argent doit rester un moyen, jamais une fin.

³Une personnalité comme Jacques Cœur (1395-1456) illustre bien ce retournement.

Les fripons devenus honnêtes gens

Peu à peu, dans la dernière partie du Moyen-âge, les royaumes abandonnent les traditions féodales et deviennent des États avec un pouvoir centralisé plus fort et une administration beaucoup plus complexe. La noblesse⁴ perd ses prérogatives et les souverains s'entourent de spécialistes, de lettrés, de juristes, de banquiers ; les plus habiles bourgeois achètent des charges et des offices qui leur permettent de participer au pouvoir. Jean-Baptiste Colbert (1619-1683) incarne bien cette réussite du bourgeois devenu gentilhomme. Ce fils de marchand de draps est très vite devenu un des principaux ministres de Louis XIV, mais il est devenu aussi un grand théoricien de l'économie politique. Pour lui, la richesse ne peut venir que du commerce, et avant tout du commerce extérieur⁵. Il faut développer la production industrielle pour créer un excédent dans les échanges et faire ainsi entrer les devises, l'or et l'argent. Dans ce cadre, où tout se joue sur la balance commerciale, le rôle de l'État semble déterminant. C'est à lui qu'il revient de développer les réseaux permettant les échanges, les routes, les canaux, les navires, et c'est à lui d'interdire certaines importations (protectionnisme) et de créer des manufactures efficaces (comme celle de Saint Gobain).

Ce rôle essentiel de l'État est remis en cause par les physiocrates. Mais qui connaît les physiocrates ? Ce courant de pensée a été éphémère (il n'est en vogue que durant la seconde moitié du XVIII^e siècle) car il a vite été dépassé par les événements, par deux révolutions. La physiocratie prônait, comme le nom l'indique, « le gouvernement (*Kratos*) par la nature (*phûsis* »⁶.) Autrement dit, la richesse ne pourrait venir, selon les physiocrates, que de la nature et du travail du sol, de l'agriculture, mais la révolution industrielle reléguera très vite l'agriculture au second plan. De même, il faudrait se fier aux lois naturelles bien plus qu'au pouvoir politique. Il faudrait : « *laisser faire, laisser passer* ». Cette formule de Gournay fera fortune et deviendra le slogan de ceux qui, encouragés par la Révolution française, feront de la liberté individuelle une priorité absolue.

« Les vices privés font le bien public »

Le libéralisme économique va faire sienne la formule de Gournay. Il est important de laisser faire car les hommes qui cherchent à s'enrichir, qui ne se soucient que de leur intérêt particulier, servent en réalité l'intérêt général. C'est l'idée que soutient Adam Smith (1723-1790) dans sa fameuse métaphore de la main invisible.

⁴Considérablement affaiblie, ruinée, décimée par la Guerre de Cent Ans, en particulier par la bataille d'Azincourt (1415) où des milliers de chevaliers nobles périrent, la noblesse reste cependant une force que le pouvoir royal doit contenir.

⁵Le commerce intérieur ne semble pas intéressant car il est vu comme un jeu à somme nulle : ce que l'un gagne, l'autre le perd, et il n'y a donc pas d'enrichissement au niveau national.

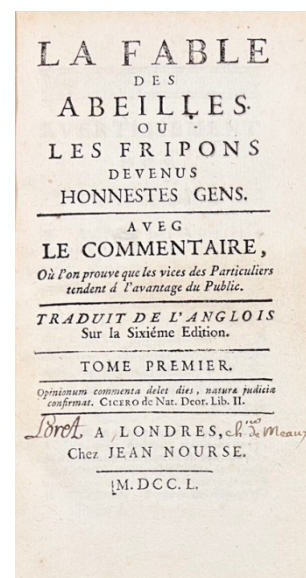
⁶Le mot « physiocratie » a été créé par Pierre Samuel du Pont de Nemours (1739-1817). Les principaux représentants sont François Quesnay (1694-1774) et le marquis de Mirabeau (1715-1789).

« Chaque individu travaille nécessairement à rendre aussi grand que possible le revenu annuel de la société. À la vérité, son intention en général n'est pas en cela de servir l'intérêt public, et il ne sait même pas jusqu'à quel point il peut être utile à la société (...) Il ne pense qu'à son propre gain ; en cela, comme dans beaucoup d'autres cas, il est conduit par une main invisible à remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions ; et ce n'est pas toujours ce qu'il y a de plus mal pour la société, que cette fin n'entre pour rien dans ses intentions. Tout en ne cherchant que son intérêt personnel, il travaille souvent d'une manière bien plus efficace pour l'intérêt de la société, que s'il avait réellement pour but d'y travailler. Je n'ai jamais vu que ceux qui aspiraient, dans leurs entreprises de commerce, à travailler pour le bien général, aient fait beaucoup de bonnes choses ».

Adam Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776) IV, 2.

Mais Adam Smith n'est pas à l'origine de cette idée. La paternité⁷ est à chercher chez Bernard Mandeville (1670-1733) qui, dans sa *Fable des abeilles*, montre que ce n'est pas seulement l'amour-propre ou l'intérêt qui servent la société, mais le vice lui-même. Celui qui est malhonnête va s'enrichir, mais il pourra alors embaucher des domestiques, s'acheter de belles voitures etc. La richesse acquise va donc stimuler le marché et être finalement bénéfique à tous. C'est la théorie du ruissellement, bien avant Reagan ou Thatcher.

Oui, si un peuple veut être grand,
Le vice est aussi nécessaire à l'État,
Que la faim l'est pour le faire manger.
La vertu seule ne peut faire vivre les nations
Dans la magnificence ; ceux qui veulent revoir
Un âge d'or, doivent être aussi disposés
À se nourrir de glands, qu'à vivre honnêtes.
Excerpt de la *Fable des Abeilles*.



Mandeville (surnommé Man Devil) a définitivement (ou pas ?) ouvert la boîte de Pandore : tous les coups sont permis, et la vertu n'est plus qu'un lointain souvenir. Dès lors que l'économie n'est plus la « science » qui se charge de la gestion intelligente et juste des biens, mais qu'elle est uniquement une technique pour produire de la richesse, c'est toute une conception de la société qui va être modifiée. Qu'allons-nous penser par exemple d'un service qui ne produit aucune richesse, un service qui coûte, le service public ? Dès lors que nous faisons de l'argent et de la liberté (mal comprise⁸) les valeurs suprêmes, nous devons nous résigner : les gros poissons mangent les petits.

⁷Remarquez qu'on ne dit jamais « maternité » lorsqu'on parle de l'origine d'une découverte, d'une invention, quand bien même l'inventeur serait une inventrice... Nous sommes encore dans une société bien patriarcale.

⁸La liberté bien comprise est tout le contraire du « laisser faire ». (Voir [Petit Vert 133](#)) Il n'y a pas de liberté sans



Gravure sur cuivre d'après le dessin de Bruegel l'Ancien

Les grands poissons mangent les petits (1556)

« **Vivre en poisson** », c'est la formule qu'utilisaient les Grecs et les Latins pour dire qu'il n'y avait d'autre loi que celle du plus fort, et le libéralisme, s'il n'est réfréné par la morale, nous ramène à cet état de fait.

La « science économique », si elle se contente de chercher et de décrire les mécanismes qui permettent de produire plus de richesse, est une science « amoral » disent certains, et nous pourrions même dire « immoral » si nous prenons en compte les conséquences désastreuses de cette course effrénée au profit. Pour que l'économie devienne morale elle doit revenir à sa finalité première : la gestion des biens, leur bonne utilisation, et mieux encore, leur juste partage. Ce juste partage reste l'utopie de nombreux penseurs, elle a été en particulier celle de Marx, mais nous savons ce qui en a résulté. Le collectivisme (propriété collective des moyens de production) et l'étatisme (planification par l'État) ont conduit à la bureaucratie et à des horreurs totalitaires que personne ne peut souhaiter, et elles ont tué non seulement des hommes mais aussi ce qui semble être le seul ressort efficace de l'économie : l'égoïsme. Mais est-ce irrémédiable ? Faut-il désespérer ? Ne nous enfermons pas dans cette alternative, ou bien le libéralisme, ou bien le socialisme ([Voir Petit Vert n°152](#)). L'enthousiasme de la jeunesse pour des formes d'économie sociale et solidaire nous ouvre d'autres voies et nous fait espérer d'autres lendemains, des lendemains moraux. De même, de nombreuses recherches en éthologie montrent que l'altruisme n'est pas nécessairement voué à l'échec⁹. Le [Petit Vert n°56](#) en donne un bel exemple.

loi dit Rousseau. « Laisser faire » ce serait « le renard libre dans le poulailler libre » dit aussi Jaurès. Imaginez par exemple un monde du travail dans lequel il n'y aurait plus de législation... le renard PDG s'en lèche les babines !

⁹Relire l'article « [Sélection ou entraide](#) »